L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 27 AOUT 1893. 66me Annee

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 27 AOUT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les petites annonces de Demandes Vente et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 5e page.

L'Abeille du 1er Septembre.

Nous publierons, vendredi, 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1892-93 à la Nouvelle-Orléans. Cette Revue renfermera tous les renseignements désirables sur les progrès de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques, etc.

Notre numéro du 1er septembre devant être tiré à un nombre considérable d'exemplaires et expédié dans toutes les directions, les annonces qui y seront insérées auront une très grande circulation. Nous croyons devoir appeler sur ce fait l'attention du commerce et des parties intéressées en général.

LA QUESTION OUVRIÈRE EN EUROPE ET AUX ETATS-UNIS.

M. Gladstone, le premier peut être des libéraux de notre époque, qui partage avec cet autre grand libéral espagnol, qui a nom Castelar, la royauté de la pensée politique et sociale—M. Gladstone a dit un jour un mot bien vrai, un mot plus profond même qu'il ne s'imaginait : "Le dix-neuvième siècle est le siècle des ouvriers."

Si, en effet, nous jetons nos regards autour de nous, nous voyons parmi ces machines humaines, qu'on appelle les ouvriers, surgir en quelque sorte de dessous terre, conquérir leur place au soleil, s'affirmer, s'imposer et faire la loi au reste de l'humanité. Par le suffrage universel, ils font les maîtres du monde politique; par l'association, ils dominent le monde économique. Avec ce chiffon de papier qu'on appelle un bulletin de vote, ils cassent aux gages ceux qui se croient le droit de les morigéner; avec la grève, ils mettent à la raison ceux qui prétendent les exploiter. Les politiciens et les spéculateurs n'ont qu'à se bien tenir; leurs jours de règne sont comptés et les Bismarck ont beau se coaliser avec les Rothschild, rien ne les sauvera de la déchéance qui les attend.

Telle est la situation dans laquelle notre siècle, dit le siècle des lumières, va légoer sa société humaine au vingtième. Elle semble bien étrange, au premier abord, presqu'un contresens. Qu'on venille bien y réfléchir, et l'on verra qu'elle est parfaitement logique. Nous avons beau être fiers de notre temps; ce n'est pas l'époque des créations, mais bien des aménagements. La plupart de nos découvertes ne sont que des applications de principes posés par d'autres que nous, des adaptations de forces que nos pères avaient trouvées, et mises en mouvement, au moyen de procédés mécaniques plus ou moins perfectionnés. Nous en tirons un parti dont on ne se doutait pas auparavant; nous leur faisons produire des prodiges, voilà tout. Nos plus illustres inventeurs ne sont que de grands arrangeurs, d'admirables mécaniciens; en d'autres termes, des ouvriers de la science. Qu'on se donne la peine d'étudier Edison, qui en est peut-être le type le plus remarquable; de se rendre compte des procédés qu'il emploie, et l'on verra qu'il travaille à la façon des ouvriers de nos fabriques: il applique des forces, il les dirige, il les détourne, il les retourne quelquefois contre elles mêmes, pour en obtenir des effets nouveaux, mais toujours l'instrument à la main; c'est moins le savant, proprement dit, qu'un ouvrier d'un incomparable génie. Parcourez tout le domaine, étonnamment vaste, des découvertes de notre époque, vous y retrouverez partout la manière d'Edison, partout la mise en œuvre de forces physiques connues, domptées depuis longtemps, au moyen d'outils merveilleux, dont le perfectionnement n'a été lui-même qu'une première application de ces mêmes forces; partout, vous apercevrez l'ouvrier, l'outil à la main, travaillant la matière—dans les académies aussi bien que dans les ateliers.

Est il donc étonnant, que cet ouvrier, qui est plus instruit aujourd'hui que jamais; qui, par suite du nivellement de l'instruction, se rapproche tous les jours davantage des classes élevées, se sente une force nouvelle et cherche à en tirer bénéfice?

Il n'a d'ailleurs pas besoin de faire étalage de ses droits, de les proclamer bien haut. Les politiciens s'en chargent pour lui; ils le flattent, le cajolent, vont au devant de ses désirs et de ses réclamations qu'ils exagèrent alors qu'ils devraient les modérer. Ils y sont, du reste, à peu près obligés, puisqu'ils s'appuient sur lui et qu'il leur sert de piédestal.

La poléemique politique qu'on lui a octroyée bénévolement, alors qu'il ne la demandait même pas, et dont, au début, il ne savait pas se servir, n'est-il pas naturel qu'actuellement il la fasse tourner au profit de son atelier et de son bien-être? Y a-t-il une seule revendication de l'ordre politique, qui n'ait son contre-coup, ses conséquences dans l'ordre économique?

Vous apercevez, à l'heure qu'il est, l'ouvrier partout, non pas seulement en qualité de citoyen, comme le reste du corps social, mais en qualité d'ouvrier; il forme une sorte d'Etat dans l'Etat. N'ayant pas de grandes attaches au sol que, généralement, il ne possède pas, il voyage volontiers, passe la frontière, se répand dans l'Ancien et le Nouveau Monde; il y soulève des problèmes économiques non prévus par nos pères, et d'un caractère non plus seulement national, mais international. Il cause, à lui seul, autant et plus de traces aux différents gouvernements d'Europe et d'Amérique que les plus graves questions de la solution desquelles dépend l'équilibre du globe.

Que la question ouvrière agite des pays peuplés comme l'ancien monde, où les habitants sont serrés les uns contre les autres, où ils manquent d'air et d'espace, où la moindre crise industrielle ou commerciale, la moindre baisse des salaires crée une foule de misères, de mécontentements et parfois, de révoltes, cela se conçoit.

Mais comment cette même détresse, ces mêmes irritations se reproduisent-elles dans une vaste contrée, comme la nôtre, où la vie semble devoir être si facile, où tout le monde peut avoir plus ou moins ses coudées franches, où c'est plutôt l'homme qui manque au sol et au travail, que le sol et le travail ne manquent à l'homme? C'est ce qu'il est plus difficile de s'expliquer.

Il y a certainement de graves défectuosités dans l'organisation économique de cette vaste contrée, où il y a place pour plusieurs centaines de millions d'hommes. Il ne s'agit nullement de bouleverser quoi que ce soit, de faire du nouveau. Allons donc. Le socialisme! grand mot qui date d'hier, mais qui recouvre une chose vieille comme le monde. Il a existé de tout temps, dans l'ancienne Grèce, dans la Rome antique, au moyen âge, et il y a provoqué de terribles guerres, d'effroyables catastrophes.

Aujourd'hui, après bientôt dix-neuf siècles de Christianisme, alors que les principes chrétiens se sont peu à peu infiltrés dans les institutions politiques et économiques, nous avons une autre façon d'envisager ces problèmes, d'autres moyens de les résoudre, et il ne nous faut qu'un peu de bonne volonté et de sympathie pour nous semblables, pour y réussir de la façon la plus pacifique et à la satisfaction de tous, suivant cette grande parole qu'on ne saurait trop répéter: "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

L'École de l'Union Française.

On sait que cette école de filles fut créée en vue de mettre à la portée de toutes les situations de fortune l'enseignement du français, mais sans exclure, bien entendu, l'anglais de son programme d'études. Grâce à un choix judicieux des professeurs, et à une direction dévouée, les progrès de ses élèves,—très remarqués depuis sa fondation,—lui ont valu une popularité dont elle est fière à juste titre.

Malgré l'insignifiance des prix (*accessibles même aux bourses vides*) l'éducation, dans toutes ses parties essentielles, y est aussi soignée et aussi complète que dans toute autre institution sérieuse. Toutes les classes ont des professeurs capables. Le cours supérieur (dit des graduées) est sous la direction d'un professeur hors ligne, ayant une longue expérience, et dont la méthode, conforme au programme universitaire de France, a donné, l'année dernière, d'excellents résultats dans les deux langues enseignées. Les examens l'ont prouvé.

Remarquons d'ailleurs, à cette occasion, que, de l'avis des Américains compétents, eux-mêmes, le système français d'éducation passe pour être un des meilleurs en usage aujourd'hui. Il présente le précieux avantage de former le jugement de l'élève, en lui faisant comprendre ce qu'on lui enseigne, et de doter son intelligence de connaissances très étendues en moins de temps que par les méthodes ordinaires.

Cette année, l'Ecole de l'Union Française ajoute à son programme un cours libre de travaux de crochet et d'aiguille, toujours utiles, et souvent nécessaires aux jeunes filles. Lorsque les parents le désirent, les élèves sont préparées avec le plus grand soin pour la première communion. Rien n'y manque, comme on voit.

En résumé, nous ne saurions trop engager les familles françaises et créoles à y envoyer leurs enfants, si elles n'ont pas déjà fait choix d'une autre école. Nous rappelons que la rentrée des classes aura lieu lundi, 4 septembre, à 9 heures du matin.

EXAMINEZ AVANT D'ACHETER.

Il y a diverses façons de faire les affaires. Certains marchands auront recours à la correspondance; d'autres préfèrent vous montrer la marchandise afin que vous ayez la satisfaction de faire vous-même un choix. Junius Hart croit à l'ancienne coutume, celle qui plaît au plus grand nombre: "Regardez avant de vous clancer. La foi seule ne vous sauvera pas." Donc il invite tous ceux qui ont l'intention d'acheter, à venir voir la plus jolie collection de pianos du Sud, au No 121 rue du Canal.

Revue des Deux Mondes.

Livraison du 15 août 1892.

SOMMAIRE.

I.—**La Tonsure**, dernière partie par M. Paul Margueritte.
II.—**Une bataille électorale en Angleterre.—Deux candidats**, par M. Julien Decrais.
III.—**La Franche-Comté**, troisième partie, par M. Victor Du Bled.
IV.—**A l'Exposition des portraits des écrivains et des journalistes du Siècle**, par M. René Doumic.
V.—**La propriété foncière de Philippe-Auguste à Napoléon.—IV.—Vaincre et revivre des terres**, par M. le vicomte G. d'Avenel.
VI.—**Une double épreuve**, par M. Th. Bentzon.
VII.—**Le bassin d'Arcachon.—L'ostréiculture, la pêche, les Dunes**, par M. J. Thoulet.
VIII.—**Chronique de la quinzaine, Bilan politique et littéraire.**
IX.—**Le Mouvement Financier de la quinzaine**
X.—**Bulletin Bibliographique.**

FAITH

Needing a tonic, or children who want building up, should take
BROWN'S IRON BITTERS.
It is pleasant to take, cures Malaria, Indigestion, Biliousness and Liver Complaint.

St-Aloysius Commercial Institute.—Nous touchons à septembre, mois où les maisons d'éducation, pour la plupart du moins, font la réouverture de leurs classes.

L'institut commercial St-Aloysius a fixé la séance au lundi, 4 septembre, jour où lui reviendront tous ses anciens élèves, sans nul doute. L'an dernier, le président dut, non sans regret, refuser des enfans, faute de place; mais cette année il n'en sera pas de même, car, en faisant complètement réparer l'édifice, il a fait meubler, installer deux appartements nouveaux pour y ouvrir des classes.

Le St-Aloysius est trop favorablement connu et de trop longue date pour que même un mot de réclame se place ici. Il est de toute justice, cependant, de rappeler que les Frères de ce collège sont tous des professeurs de première compétence, et que les sujets qu'ils forment ont, en même temps que les préceptes, l'exemple d'une éducation chrétienne.

Purifier le sang avec la Salsepareille d'Ayer, et vous réaliserez dans quel pauvre état de santé vous viviez auparavant.

Coups de *Tam-Tam* :

Il paraît qu'actuellement la chasse aux éléphants bat son plein dans les Indes.

Comme c'est drôle! c'est pour prendre *leurs défenses* qu'on tue les éléphants!

En Allemagne, on parle d'augmenter le prix de la bière. Il en résultera une grande fermentation.

La population italienne a augmenté depuis quelques années.

Ce ne sont pas les sujets qui manquent au roi Humbert; seulement, ce sont des sujets.... d'embarras.

Dernier écho de la vie parlementaire.

M. Dupuy a lu le décret de clôture: le président a clos les débats. C'est fini! Les plus pressés sont déjà à la gare: la foule s'écoule, et, dans quelques heures les huissiers troubleront seuls, du bruit de leur pas, le silence des couloirs.

Un député, cependant, revient précipitamment, très agité. C'est l'honorable M. X...., député de Z....

Les garçons s'empressent autour de lui:

—Vous avez oublié quelque chose?

—Oui, oui.

—Quoi donc?

—De parler pendant la session.

Il monte à la tribune.

C'est la première fois que ça lui arrive depuis qu'il est député.

Aux eaux.

On sonne vigoureusement chez le docteur.

—Monsieur est très occupé, répond un domestique bien stylé. Quand le malade serait en danger de mort, monsieur a tellement de clientèle, qu'il ne pourrait aller le voir que ce soir, à huit heures.

—Mais ce n'est pas pour un malade, c'est pour un whist chez le pharmacien.

—Ah! alors, monsieur y va tout de suite!

LA

MESSE BLANCHE.

(LÉGENDE DE LA FORÊT NOIRE).

I.

Vers la fin de 1889, d'importantes affaires me retinrent à Rindgau, village de cinq cents feux, perdu comme un coin de civilisation dans les vastes solitudes du Schwartzwald.

Nous étions au premier novembre; il pouvait être sept heures du soir, et, mélancoliquement secondé sur le coin d'une table d'auberge, je laissais errer ma pensée bien loin, au pays natal, où, à cette heure sans doute, les membres de ma famille réunis au petit salon, égrènaient un chapelet pour les fidèles trépassés, à la lueur d'un cierge, qui, dans l'angle de la cheminée se consumait lentement.

Mon cœur se joignit aux leurs, et je me disposais à me recueillir dans le silence de ma chambre, quand l'hôte s'approcha de moi.

—Monsieur, dit-il, aujourd'hui le repas sera servi plus tôt que d'habitude; j'assiste comme les autres à *la messe blanche*, et nous devons hâter la besogne.

A l'étonnement que je manifestais, le bravre aubergiste comprit que de plus amples explications étaient nécessaires.

—C'est vrai!.... J'oubliais que vous ignoriez les usages du pays, vous ne savez pas ce qu'est notre messe blanche, je vous l'apprendrai quand nous serons là-bas dans les ruines de l'abbaye, car j'allais vous proposer d'être des nôtres.

En un instant, j'entrevis une de ces légendes mystiques dont le Schwartzwald est si fécond, et un violent désir de savoir s'empara de moi.

—J'accepte, maître Sebald! Quand partons-nous?

—La messe blanche commence à minuit, nous partirons à dix heures....

Une troupe de consommateurs venait d'entrer, et l'aubergiste me quitta sans m'en dire davantage.

II.

Les paroles de Sebald m'avaient singulièrement impressionné, et n'osant poursuivre mes questions, j'en fus réduit à me demander ce que pouvait être cette messe blanche, célébrée la nuit des morts, dans des ruines abandonnées.

Mon imagination se mit de la partie et tout un monde fantastique se révéla autour de moi.

Insensiblement, l'auberge s'était remplie, il y avait là des gens de tout âge, hommes, femmes, enfants, se comptant et s'interpellant.

L'aubergiste me fit un signe, je compris et j'allai m'habiller. Quand je redescendis, les deux salles étaient combles, et je vis un grand vieillard, debout sur une chaise, procédant à une sorte d'appel.

—Nous y sommes tous! fit-il, et nous pouvons partir.

Je rejoignis l'hôte que je trouvai à grand'peine; il me remit une lanterne allumée, un grand bâton ferré et m'entraîna à la suite des autres.

Si je ne connaissais rien de plus radieusement beau que la Forêt Noire, quand le printemps gazonille dans ses abîmes de verdure et que le soleil levant y fait scintiller une perle sur chaque feuille, rien aussi ne m'a paru plus sinistrement majestueux pendant les rigueurs de l'hiver.

De cette nuit-là surtout je garderai longtemps le souvenir.

La tempête soufflait en rafales et arrachait à la forêt de sourds mugissements, des cris bizarres et stridents s'élevaient des profondeurs, les vieux pins craquaient sinistrement, et, du vallon épouvanté, montait d'échos en échos, cet affreux grondement que j'avais entendu appeler le chant de la mort.

Et devant moi, les tremblotantes flammes des lanternes de mes compagnons, suivant lentement les sinuosités de la montagne, cela avait quelque chose d'étrange et de fantastique.

Il fit Sebald l'un des ses longues processions d'âmes, s'acheminant à travers le chaos vers le désoeto séjour.

Nous avançâmes longtemps ainsi, nous appuyant sur nos bâtons ferrés et courbant la tête pour laisser passer la rafale qui nous coupait le visage.

C'était le vieillard qui ouvrait la marche, l'aubergiste et moi étions les derniers.

Tout à coup, rompant le silence qu'il avait gardé jusqu'alors, il me fit remarquer une file de lumière qui, sur l'autre flanc de la montagne, s'avançait comme la nôtre.

—Ce sont ceux de Spanthal; ils ont pris la gorge d'enfer et arriveront avant nous.

Et nous continuâmes notre ascension sans parler davantage.

Ma montre marquait minuit quand nous passâmes sous le vieux portail de l'abbaye, d'où, à notre approche, une nuée de nocturnes s'envola avec de lourds battements d'ailes.

Après avoir traversé l'esplanade, qui jadis fut la cour d'honneur, je suivis mes compagnons dans l'ancienne chapelle, seule partie du monastère que le temps avait respectée.

D'autres pèlerins nous y avaient déjà devancés, et tous agenouillés sur les dalles dépolies priaient avec recueillement....

La voûte restait plongée dans une profonde obscurité, la partie inférieure seule était éclairée par des centaines de lanternes, produisant des jeux d'ombre et de lumière dans lesquels la silhouette des fidèles se découpait avec d'étranges effets.

Profondément ému par l'imprévu de ce tableau, je fis comme les autres et mes genoux se glacèrent au contact de la pierre humide.

Le tintement d'une sonnette se fit entendre, et les cierges qui brûlaient à l'autel me laissèrent entrevoir un prêtre qui en montait les degrés.

Puis la messe blanche commença....

III.

Le concon chantait quatre heures du matin quand nous rentrâmes à l'auberge.

L'hôte jeta une brassée de sarments dans l'âtre à demi éteint, tira du bahut une bouteille de vieux kirsch et vint s'asseoir en face de moi.

—Vous m'avez demandé ce qu'est la messe blanche, je vais vous l'apprendre.

—Sans doute encore une de ces légendes....

Mon interlocuteur fronça le sourcil, mais il continua aussitôt....

—C'est une histoire que je vais vous raconter, une histoire que je tiens de mon bisaïeul, et que mes petits-enfants raconteront à leur tour si Dieu leur fait la vie.

Il y a bien longtemps de cela, bien longtemps, car mon bisaïeul était encore un tout petit garçon. Alors déjà les ruines étaient aussi décrépites que maintenant, et, à part quelques rôdeurs sans asile, personne ne s'y aventurait.

Au reste, l'abbaye avait une mauvaise réputation, les moines, disait-on, y revenaient souvent, et plusieurs anciens affirmaient même les avoir aperçus la nuit, errant comme des âmes en souffrance dans les grands cloîtres effondrés où l'herbe poussait entre les pavés.... Quelle faute expiaient les moines? Nul n'aurait pu le dire, car les ruines étaient si vieilles, si vieilles, que le souvenir de ceux qui les avaient habitées s'était perdu dans le pays.

Personne au reste, n'avait songé à éclaircir ce mystère, et l'on se contentait d'éviter de trop s'approcher du lieu sans savoir pourquoi.

.....

A cette époque-là, vivait au bout du village, dans une misérable hutte adossée aux flancs du Rothenberg, une pauvre veuve impotente, dont le seul soutien était un garçonnet de quatorze à quinze ans que l'on appelait Jan.

C'était bien le plus joli et le plus doux enfant qu'il fût possible de rencontrer. Avec sa petite figure fraîche et rosée, sa mine éveillée et toujours souriante, il s'était attiré l'affection, non seulement des petits de son âge, mais encore de toutes les grandes personnes.

Debout avec l'aurore, Jan se trouvait le premier à l'église où il remplissait les fonctions d'enfant de chœur; puis, il s'en allait dans la montagne, faisant paître sa chèvre Zora et ramassant du bois mort.

Après sa mère, ce qu'il aimait le plus au monde était Zora, cette jolie Zora, dont l'œil malin le comprenait, et avec laquelle il aimait tant à s'engager des luttes de vitesse entre les ravins et les précipices. Or, un matin, après avoir servi la grand'messe,—c'était comme aujourd'hui, le jour des morts—Jan entra dans la petite étable, et constata non sans surprise, la disparition de son amie.

Il fit le tour de la hutte en appelant Zora, ses appels restèrent sans réponse.

Eploré, il parcourut le village, mais personne ne put le renseigner, personne n'avait vu Zora. Vaidement, pendant toute la journée, il battit la forêt réclamant sa chèvre à tous les échos.

Puis, une idée lui vint; le capricieux animal pouvait avoir gagné la montagne; il alla de ce côté.

Arrivé devant les ruines, il s'arrêta sous le grand portail et cria d'une voix désespérée:

—Zora! Zora....

Il crut entendre un bêlement plaintif sous la voûte lointaine; réjoui dans la pensée de retrouver sa chèvre, il s'engagea dans l'abbaye.

La journée avait été des plus sombres; dans le ciel gris des nuages aux formes effrayantes, chassés par un vent impétueux, se livraient à une course vertigineuse, et se tassaient au bout de l'horizon en masse compacte et menaçante.

Dans la vallée, hommes et bêtes sentaient l'approche de la bourrasque et s'empressaient de regagner leur logis.

Seul, Jan, tout entier à ses recherches, ne s'aperçevait de rien. Il errait dans les ruines, de bloitre en cloître, de salle en salle, criant toujours de sa voix fatiguée:

—Zora! Zora!....

Peu à peu, tout s'assombrit autour de lui; c'était la nuit qui tombait. Le vent croisait en violence et traait d'étranges sons des profondeurs du monastère, une neige épaisse s'était mise à tomber en flocons serrés; soudain, un horrible bruit se produisit.

C'était la Tour du Nord qui s'abîmait dans la ravine.

Jan eut peur, il voulut quitter les ruines, mais la nuit était devenue noire, il perdit sa direction et s'égara. A bout de forces, grelottant de froid, de faim et de peur, désespérant de trouver le bon chemin, il se coucha en son ange gardien, et se réfugia dans une vaste encoignure qu'il vit à ses côtés.

Brisé de fatigue, l'enfant s'affaissa sur lui-même et s'étendit sur la dalle glacée.

La tempête soulevait ses boucles blondes, de blancs flocons couvraient ses petits pieds, et pourtant, il ne sentit plus froid. Il se crut dans la hute maternelle où pétillait un bon feu bien clair, il entendit le chant monotone du rouet de sa mère et vit les bons anges qui descendaient du ciel pour le couvrir de leurs grandes ailes....

Puis le chant du rouet baissa, baissa....

Le feu s'éteignit, les anges se fondirent dans l'éclatante blancheur de la neige, et une sensation comme celle d'un lourd sommeil, gagna tout son être.

IV.

Combien de temps resta-t-il ainsi, il n'aurait pu le dire.... Il se réveilla sous l'impression d'une sensation douloureuse qui lui frôlait la figure.

C'était Zora, qui étendue de tout son long sur ce petit corps glacé, lui léchait le visage

Une brillante clarté régnait autour de lui, il ne neigeait plus, la tempête se taisait, et Jan crut entendre derrière lui comme le tintement d'une cloche et le murmure étouffé d'un chant d'église.

Revenue à lui, il embrassa sa chère Zora, et se redressa sur ses jambes gondolées. Alors, il vit quelque chose d'extraordinaire.

Au fond de la chapelle—sur le seuil de laquelle il avait dormi—le maître-autel était resplendissant de lumière, tout y était prêt pour l'office, tandis que dans le chœur, de riches stalles sculptées semblaient attendre leurs occupants.

Les coups de minuit sonnèrent lentement à une horloge qu'il ne vit pas, et douze moines, vêtus de blanc, le capuchon relevé, les mains jointes sous le camail, défilèrent en silence. Chacun d'eux prit place à sa stalle, un abbé mitré se détacha du groupe et monta à l'autel.

De l'angle où il s'était [illegible] tout cela [illegible] pas peur.

A l'autel, l'officiant venait de prononcer les premières paroles du Saint-Sacrifice.

Introibo ad altare Dei.

Dans le silence qui suivit, Jan entendit battre son cœur; l'officiant semblait attendre la réponse, dans leurs stalles, les douze moines restèrent immobiles comme autant de statues....

Plusieurs minutes s'écoulèrent et le prêtre répéta ses paroles.

Quelque chose d'étrange se passait dans l'âme de Jan, ce qu'il voyait le fascinait et ce fut presque malgré lui qu'il répondit:

Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

A l'autel l'officiant reprit:

Confitebor tibi in cithara.

Toujours comme dans un rêve, Jan répondit.

Alors, poussé par une force mystérieuse, il traversa la chapelle, alla s'agenouiller à l'autel et continua à donner les réponses de la messe, mais sans oser lever les yeux sur le mystérieux officiant.

.....

Se tournant alors vers le fond, le prêtre prononça l'*Ite missa est*. Jan leva la tête, une auroore pâlent couvrit son visage, sa chevelure se hérissa.... Il venait d'apercevoir la face du prêtre.... Et cette face était complètement décharnée.

Mais une sorte d'auréole l'entourait maintenant comme d'un nimbe de gloire.

—"Enfant! dit-il, tu nous sauve des flammes réparatrices. Autrefois, je fis l'abbé de ce monastère, je fis à Dieu la promesse d'une messe d'actions de grâce, et la mort est venue sans que j'aie tenu ma promesse! Depuis trois siècles, une fois par an, la nuit des morts, je reviens pour la célébrer, et jamais, dans ces ruines ne s'est trouvé qui vivant pour me permettre de consommer le Saint-Sacrifice. Le Dieu de miséricorde a enfin eu pitié de moi.... Sois béni!...."

Les cierges s'éteignirent, les vêtements sacerdotaux disparurent et les treize moines s'évanouirent dans la nuit....

Jan resta seul dans la chapelle froide et solitaire, une bouffée d'air frais passant à travers les brèvasses le frappa au visage, il se frotta les yeux comme au sortir d'un rêve et se redressa.

Et là haut, dans la voûte céleste, la lune dégagée de ses voiles, apparut claire et brillante.

V.

Maître Sebald m'avait débité ce récit tout d'une haleine, il mouchа la chandelle de suif, et se versa une nouvelle rasade de kirsch.

—Voilà, telle que mon bisaïeul la racontait, l'histoire de la messe blanche.

J'avais pris un vif intérêt à cette légende qui me prouvait une fois de plus les naïves, mais peu orthodoxes (1) croyances des braves paysans de la Forêt Noire.

—Mais!.... interrogeais-je, vous ne me dites pas ce que devint Jan?

Jan se rendit à l'archevêché, où le fit étudier, il entra dans les ordres, et quelques années après il revint occuper la cure de Ringdau. En souvenir du miracle dont il avait été témoin, il célébrait tous les ans une messe dans la chapelle des ruines, restaurée tant bien que mal. Après sa mort ses successeurs l'imitèrent et depuis plus de deux cents ans, on se ferait pécher dans toutes la contrée, de manquer *la messe blanche*, où nous prions pour nos parents trépassés, et où, à leur tour nos petits-enfants prieront pour nous, quand le vent chantera l'hymne de la mort dans les vieux pins plantés autour de nos tombeaux.

CHARLES SOLO.

(*Revue générale de Bruxelles.*)

(1) Cette légende est peu orthodoxe, parce que les âmes du Purgatoire ne peuvent rien faire pour leur délivrance; mais elle nous montre de moins l'abandon où ces âmes sont laissées et le secours qu'elles attendent de nous.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. Brown's Iron Bitters Rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, cures malaria. Get the genuine.

En police correctionnelle :

—Prévenu, vous reconnaissez avoir volé des titres dans la vitrine d'un changeur?

—Mon président, je n'ai pas volé. Il y avait sur la porte cette enseigne:

Fonds publics.

La Salsepareille d'Ayer peut être considéré, par ses vertus infaillibles, comme le seul spécifique pour les maladies du sang.

Un visiteur, au fils de la maison :

—Eh bien! mon petit ami, as-tu obtenu beaucoup de prix, cette année?

—Oh! oui, monsieur. J'en ai eu quatre.

—Et lesquels?

—D'abord, le premier prix de mémoire.

—Et ensuite?

—Ensuite.... Je ne me rappelle plus!

Les Mémoires du bourreau :

Quelqu'un disait à M. Deibler:

—Pourquoi n'écririez-vous pas vos "Mémoires?" Samson a publié les siens.

—Certainement: ce ne sont pas les idées qui me manquent.

—Qu'est-ce qui vous embarrasse, alors?

—Ce sont les procédés d'exécution.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

SEROU DAVANT. — Marié, lundi, 17 août 1893, à l'église de Notre Dame du Bon Conseil, par le Rév. Père Lambert, M. HENRI SEROU à Mlle LOUISE DAVANT; tous deux de cette ville.

Pas de cartes. 27 août—1f

ROUX.—Décédée, hier matin, samedi, 26 août 1893, à six heures, à l'âge de 34 ans, Mme HENRI ROUX, née Victoria Flotte. Les amis et connaissances des familles Roux, Flotte, Chaillot, J. J. Fernandez et H. Meesemier, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu demain matin, dimanche, à dix heures. Le convoi partira de sa dernière demeure, 34 rue St-Bernard, près Marais.

Aux capitalistes.

$200,000 de Bons 4 pour cent de la Nouvelle-Orléans; $75,000 de Bons 5 pour cent de Shreveport; coupons payables le 1er janvier et le 1er juillet. A vendre en qualités à la convenance des acheteurs.
Bons des Etats-Unis achetés et vendus. Banque Nationale de la Nouvelle Orléans.
27 août—7f

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

Messieurs les Sociétaires sont prévenus que l'Assemblée Générale Trimestrielle Statutaire aura lieu à l'Asile le DIMANCHE, 27 août 1893, à 5 heures et demie de l'après-midi.
Lecture d'un amendement à la Constitution.
Par ordre du Président.
A. LE FRANÇOIS, Secrétaire.
L'administration prie Messieurs les Sociétaires de vouloir bien venir examiner les améliorations faites à l'Asile. 25 août—3f

Avis spécial.

Tous les jardiniers et planteurs de légumes de qui les fermiers des marchés ont exigé un droit de vingt-cinq cents pour le droit d'apporter et de vendre leurs produits au Marché Français aux légumes, aussi bien que ceux qui ont été arrêtés pour avoir refusé de payer le dit montant, sont par le présent appelés et requis de se présenter à la salle de l'Association Mutuelle Protective des Jardiniers, No 269 rue Dauphine, en face du Marché Français, journellement, entre 8 heures et 10 heures A M.
Que chacun qui prend à cœur l'intérêt de ses frères et la revendication de ses droits justes et légaux ne manque de répondre à cet appel.
Par ordre du Comité.
JOS. DIRMANN, PHIL. REUTHER,
Président. Secrétaire.
Approuvé.
SAMBOLA & DUCROS, Avocats.
25 août—3f

SARAVIA.
Régulateur Mexicain Indien pour les dames, purement végétal.
Le plus grand bienfaiteur de la femme dans les cas de menstruations supprimées et douloureuses, Pertes blanches, Flux et Migraine, causés par les menstruations irrégulières.
Demandez à votre pharmacien le SARAVIA, et ne vous laissez pas induire à acheter un autre régulateur dont il essayer le Saravia.
A vendre par I. L. Lyons & Cie. et tous les pharmaciens.
3 août—1m Jeu Mar Sam

Bains de vapeur turcs et russes.
BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a.m. à 5 p.m.; les Vendredis de 8 a. m. à midi pour Dames exclusivement. Pour Messieurs de 8 a. m. à minuit, tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p. m. A trois ilets de la rue du Canal.
Nos 102 à 106 RUE CONTI
EUG. GAUPP, Propriétaire. BAINS
27 juil 1 an

CONSULAT DE FRANCE
A
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX, RUE ROYALE, 31.
Les renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.
SEPTEMBRE 1893.
A l'avenir la présente publication n'aura lieu que le DIMANCHE.
Liste de publication.
Armand, Marie (Mme)Guillemin, Ida (de Jean-Arcueil. Marie Rose Baptiste)
(Mlle) Jordan, Claude
Barthe Louis Joseph Labrousse, Marcellin
Carrazé, François Laborque, Jacques
Chavin (Mme) née Bry Lemeure, Alcide
Dufis, Michel Médan, Michel
Drogoul, Antoine White (de la maison White & de Neveu
LETTRES.
Travers, Joseph
N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier préalablement, par M. le secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
Le Gérant du Consulat de France,
Signé: G. MEYRIER.

E. BARBIER,
Successeur de S. Fournier,
Horloger et Bijoutier,
60 RUE ROYALE, 60
Entre Bienville et Conti,
Nouvelle-Orléans.
MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.
Réparations de tous objets concernant sa profession.
Garantie complète. Prix modérés.
Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez!
1er déc—1an

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibrés pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.
Accords et [illegible] de pianos aux époques [illegible]
20 août—1 an eqn dim

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
Banque d'Epargnes Teutonia,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127 RUE DE LA COMMUNE 127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessous tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.
Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Caissier.
M. ERNEST CASSARD, Payeur
16 juil—1f

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal. 2me district
Iernov 92—1 an—mer. ieu. dim

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
1er sept

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé $500,000 00
Actif, 1er janvier 1893 1,019,605 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
18 juin 93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle $5,520,329
Pertes réglées à la Nouvelle Orléans ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES, Agent-Résident,
29mai—1an 39 RUE CARONDELET.

THE Phot